Urbanité et solidarités : une approche des relations intranobiliaires

Valérie Pietri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/19>

DOI : 10.4000/cdlm.19

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2001

Pagination : 169-183

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Valérie Pietri, « Urbanité et solidarités : une approche des relations intranobiliaires », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 63 | 2001, mis en ligne le 27 juillet 2005, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/19> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.19>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Urbanité et solidarités : une approche des relations intranobiliaires

Valérie Pietri

- 1 La ville du XVIII^e siècle est un espace privilégié d'observation des évolutions de la vie sociale de la noblesse. Sous l'influence conjuguée d'une pression démographique croissante¹ et d'une mainmise royale plus ferme que jamais, le visage des cités modernes s'est profondément transformé. La mise en place de nouveaux équilibres a modifié les règles du jeu social et politique. Les élites municipales traditionnelles subissent la concurrence des "*parvenus*" mais également d'une noblesse qui s'urbanise massivement et s'adapte aux modes de vie citadins tout en y imposant sa marque.
- 2 La culture et les pratiques sociales des élites nobiliaires, forgées dans la "*cage dorée*" de Versailles, se transportent à la ville, et si Paris a été le laboratoire de cette translation, au XVIII^e siècle la plupart des villes de province se conforment à ce modèle, à tel point que la civilité classique devient "*urbanité*". Glissement sémantique qui porte témoignage de l'emprise du cadre urbain sur les formes des relations sociales.
- 3 Au contact des citadins, la noblesse s'est ouverte à de nouvelles formes de sociabilité qu'elle a tenté de dominer et qui ont renforcé à certains égards sa cohésion. Dans la confrontation quotidienne avec les autres composantes de la société urbaine, elle a dû affirmer son identité et affûter les moyens de la défendre, dont l'esprit de caste n'est que la partie la plus visible.
- 4 La ville, comme théâtre, permet de mettre à jour les lignes de tension qui traversent la société sans toujours recouper les clivages identifiés au travers de l'imaginaire des trois ordres. Les conflits, les scandales, font apparaître la multiplicité des appartenances nobiliaires et l'importance des réseaux de relations dans le fonctionnement interne de la noblesse.
- 5 De telles évolutions conduisent à s'interroger, dans le cadre d'une réflexion sur l'interaction entre ville et solidarité, sur une éventuelle réorganisation des solidarités nobiliaires dans le contexte urbain.

- 6 La Provence présente de ce point de vue une configuration bien particulière du fait du dédoublement de la fonction de ville capitale entre deux centres urbains distinct : Marseille et Aix. Elle abrite en outre le port d'attache de la flotte de Méditerranée (Toulon) qui se distingue nettement du réseau de villes modestes de l'intérieur du pays. Autant de situations qui créent des conditions différenciées pour l'expression des solidarités nobiliaires.

I. La ville : un pôle d'agrégation

- 7 L'attraction urbaine agit sur la noblesse en Provence comme ailleurs, et se manifeste par une présence nobiliaire dans la plupart des villes. Dans une province qui compte officiellement 35 "*villes*"², on ne trouve cependant des gentilshommes en nombre significatif que dans les plus importantes, et leur part dans la population totale est loin d'être constante. C'est que le choix de la résidence urbaine reflète à la fois la hiérarchie des fortunes et la variété des conditions.

- 8 La physionomie sociale des cités, profondément affectée par la proportion et la qualité de la noblesse qui y réside, présente différentes situations qui sont plus ou moins favorables à la constitution d'un groupe nobiliaire solidaire, c'est-à-dire interdépendant et porté à l'entraide.

Visage des cités provençales

- 9 La sociologie urbaine de la Provence laisse entrevoir de grandes disparités. Le contraste le plus frappant oppose Marseille, la ville du négoce et Aix, la "*cité du sang bleu*"³, qui présentent des structures sociales profondément divergentes.
- 10 Le port méditerranéen, contrairement aux autres grandes villes du royaume, n'est pas dominé par l'aristocratie, mais par un groupe de négociants parfois fort riches qui ne semblent guère se soucier de noblesse. Au contraire, Aix se caractérise par une forte proportion de familles nobles⁴, qui tiennent dans le creux de leur main le fonctionnement politique et économique de la ville.
- 11 Dans le premier cas, la dynamique commerciale l'emporte sur les modèles de réussite traditionnels, au point que les élites urbaines ne manifestent pas de désir particulier d'entrer dans les rangs du second ordre⁵. La ville se contente de son rôle de capitale économique, et même se détourne de l'arrière-pays au profit d'une ouverture très large sur la Méditerranée.
- 12 Capitale politique, siège de Parlement et d'Intendance, Aix étend son influence à l'ensemble de la province par le biais des puissantes familles qui en ont fait leur lieu de résidence privilégié. La ville vit au rythme des sessions parlementaires et des affaires politiques et religieuses qui agitent le monde des robins.
- 13 La troisième ville de Provence offre également un visage particulier. En effet, le port de Toulon abrite un grand nombre d'officiers de marine en résidence plus ou moins prolongée et "*qui comptent pour beaucoup dans le tissu nobiliaire*"⁶ de la société urbaine. Les familles nobles sont proportionnellement plus nombreuses que partout ailleurs et cependant participent moins qu'à Aix à la vie interne de la cité. Cela tient sans doute à la part importante d'étrangers venant des autres provinces pour servir le roi⁷.
- 14 Au-delà de ces concentrations urbaines importantes⁸, les "*principales villes de Provence*" sont en Provence orientale, "Draguignan, Brignolles, Saint Maximin, Grasse, Vence, Antibes, Antrevaux, (...), Yeres et Castellane"⁹.

- 15 La présence nobiliaire dans ces villes n'est pas négligeable, comme à Grasse et Draguignan où l'on trouve une vingtaine de familles¹⁰, mais les conditions locales et les caractères de ces familles influent pour beaucoup sur la mise en place de groupes de solidarité à fondement nobiliaire.

Sociologie urbaine et solidarités de groupes

- 16 L'impact de la sociologie urbaine sur les relations intra-nobiliaires est incontestable et notamment en ce qui concerne la constitution de groupes de solidarité. En effet, les familles nobles n'adoptent pas les mêmes comportements selon qu'elles sont nombreuses et dominantes, ou rares et au pouvoir limité. D'autre part, la composition même de la noblesse définit un type de relation avec le reste des composantes de la société urbaine.
- 17 Toutes les conditions sont réunies à Toulon pour favoriser l'existence d'un groupe nobiliaire étroitement soudé. L'exercice commun de fonctions militaires et la composante étrangère importante explique un certain repli des gentilshommes sur eux-mêmes et l'existence d'une ligne de démarcation très nette entre eux et les membres du Tiers État. Cette coupure est encore aggravée par leur faible implication dans la vie politique de la cité et leur participation très limitée à la gestion des affaires communales¹¹.
- 18 À Aix, en revanche, où la noblesse très nombreuse est solidement ancrée, la solidarité du groupe nobiliaire repose davantage sur un effort commun de domination de la ville, voire de la province.
- 19 Dans le cas de villes plus modestes comme Grasse ou Draguignan, le groupe des nobles est plus limité, mais peut constituer une élite dirigeante à l'échelle de la communauté, tout en étant davantage perméable aux échanges avec les élites roturières, dont ils ne sont pas si éloignés du fait de leur origine et de leur mode de vie. En effet, avec la diminution du nombre d'habitants, les contrastes de fortune et de puissance ont tendance à s'atténuer entre nobles et roturiers. Cela tient au fait que les familles de quelque considération ont à la fois les moyens et la volonté de s'installer dans les centres urbains les plus conformes à leurs besoins.
- 20 Il semble donc au premier abord que la noblesse se constitue plus facilement en groupe de solidarité fermé et exclusif lorsqu'elle est nombreuse, et que la faiblesse de sa représentation la conduit au contraire à s'ouvrir aux autres éléments de la société urbaine. La solidarité de groupe, qui est une solidarité de type horizontal, repose sur le partage d'une identité commune qui permet à chacun de se reconnaître dans les personnes de sa condition et de se différencier du reste des habitants de la cité.

II. Identité et solidarité

- 21 Le poids de la reconnaissance identitaire dans la mise en œuvre de solidarités spécifiquement nobiliaires se manifeste au travers de deux types d'attitudes contradictoires. La sociabilité urbaine, dominée par les modèles aristocratiques permet à la fois de développer des solidarités ouvertes, coopérantes avec les autres élites urbaines, et conduit inévitablement au rejet et au mépris des membres du Tiers État.

Un cadre de vie commun

- 22 Au contraire des rares seigneurs résidant exclusivement sur leurs terres et dont la vie sociale se limite à quelques visites de voisins, d'amis ou de gentilshommes de passage, la noblesse urbanisée partage un cadre de vie commun qui tend à renforcer les liens et le sentiment d'une appartenance collective. La sociabilité aristocratique favorise ainsi

la mise en place d'un sentiment de solidarité de groupe, dont les membres sont les acteurs de la *"bonne société"*. Une société choisie, où ne pénètre pas qui veut, mais une société relativement ouverte à condition d'en maîtriser les règles. Le gentilhomme ne peut s'adonner à aucune tâche mécanique ou vile.

- 23 En revanche, il doit employer son loisir à des activités valorisantes telles que :
la guerre, la chasse, le jeu, la danse, la culture de l'esprit, le conseil du roi, la mise en valeur des domaines"¹².
- 24 La bourgeoisie urbaine tend fortement à imiter et à mettre en pratique ces valeurs, qui correspondent à la marque d'une supériorité sociale à laquelle elle aspire. Vivre noblement consiste certes à ne pas exercer d'activité dégradante, mais au XVIII^e siècle il s'agit plus que jamais de mener une vie sociale intense. La ville offre de ce point de vue des occasions multipliées de distractions et de rencontres.
- 25 C'est à Paris, bien sûr, que la sociabilité urbaine est la plus riche. Les jeunes gens en particulier font grand cas de la capitale. Mademoiselle de Ricard Brégançon, épouse du vicomte de Narbonne ne parle que de *"très beau bal"*¹³ et d'amusements lorsqu'elle décrit ses occupations à sa mère. De même, le marquis de Villeneuve-Trans écrivant à l'abbé de Trans qui séjourne à Paris lui conseille : *"amusez-vous bien mon cher frère et profitez des agréments de la capitale"*¹⁴.
- 26 Les occasions de se distraire sont plus rares en Provence, mais on se reçoit également, et les spectacles font bien souvent salle comble, même si les villes tardent à se doter de lieux de représentation et que nombre de gentilshommes ayant goûté aux plaisirs de la capitale les trouvent bien fades et sans attrait¹⁵.
- 27 Mémorialistes et chroniqueurs affirment que la promenade est au début du siècle une des rares distractions de la bonne société provençale, sur le Cours à Aix, ou sur la place du marché, à Draguignan. Elle offre l'occasion aux élites urbaines de se rencontrer mais aussi de se montrer et de s'évaluer. Avec l'arrivée du maréchal de Villars, gouverneur de la province, les bals et le jeu font leur apparition et ne vont plus cesser d'occuper les soirées de la haute société aixoise¹⁶.
- 28 Mais c'est Marseille qui est souvent décrite comme la ville de la fête et quelque peu de la débauche¹⁷. La vie culturelle est assez médiocre, et se borne à quelques concerts et à la comédie tandis que la vie intellectuelle reproduit avec un léger décalage le modèle parisien : salons, académies puis loges maçonniques¹⁸ se développent dans la deuxième moitié du siècle. Enfin, les gentilshommes provençaux ne dédaignent pas de se mêler au Tiers Etat au sein des confréries de pénitents¹⁹.
- 29 Il arrive ainsi que le groupe nobiliaire s'élargisse aux *"plus apparens"*, aux élites bourgeoises qui partagent ses loisirs. Toutes ces activités ont pour particularité de brasser, dans une certaine mesure la noblesse et les autres groupes sociaux et de favoriser une certaine fusion des élites. De nouvelles alliances se constituent, permettant à des familles illustres mais ruinées de *"fumer leurs terres"* grâce à une dot bourgeoise. Quelques roturiers sont anoblis, mais il s'agit de cas exceptionnels, souvent des avocats brillants ayant accédé à la fonction d'assesseur dans le cas d'Aix.
La solidarité comme obligation : les lois de la civilité
- 30 Le fait de noblesse constitue le fondement d'une identité dont il est difficile de nier l'existence, même si elle demeure confuse. Les aristocrates ont développé des stratégies complexes de reconnaissance et de distinction sociale afin de tenir à distance roturiers et faux nobles.

31 En contrepartie, l'appartenance au second ordre ouvre droit à toutes sortes de privilèges et d'égards dont l'inscription dans le fonctionnement de la monarchie n'est qu'un aspect. Les règles de la civilité reposent sur l'idée qu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, et que les personnes de condition sont obligées entre elles. Les gentilshommes se font donc un devoir de porter secours à leurs semblables lorsqu'ils les trouvent en difficulté. Ils prennent leur défense, leur offrent spontanément de l'aide, ou simplement de la compagnie même s'ils ne les connaissent pas personnellement²⁰.

32 Plus que de solidarité, il s'agit ici de civilité. La connaissance et le respect de ces codes de comportement permettent de renforcer le sentiment d'appartenance de la noblesse ou au contraire d'identifier ceux qui prétendent s'y agréger sans en présenter les caractères indispensables. Les relations entre la noblesse et les élites bourgeoises trouvent ainsi leurs limites dans le repli identitaire qui caractérise l'aristocratie du siècle des Lumières.

La "cascade des mépris »

33 "Entre 1500 et 1700, le tissu communautaire des sociétés urbaines françaises se déchire"²¹ et cette évolution ne fait que s'accroître au siècle suivant. La ville porte les stigmates de la rupture des liens entre les notables et le peuple, entre les aristocrates et les élites roturières.

34 La distinction entre nobles et roturiers se marque dans l'espace urbain qui développe une ségrégation spatiale. Les opérations immobilières de la deuxième moitié du XVIII^e siècle permettent d'ajouter à la ségrégation verticale une ségrégation par quartiers. Les îlots neufs sont investis par les plus opulents et les plus distingués.

35 À Aix, il faut avoir son adresse "sur le cour"²² ou dans le quartier Mazarine, même s'il existe une "polynucléarité" de l'habitat nobiliaire dans cette ville²³, à Toulon la noblesse militaire s'installe de préférence dans le quartier St Roch, à Draguignan elle se concentre autour de la place du marché, mais son faible nombre la conduit à se rapprocher plus facilement des plus apparents et notamment des familles consulaires.

36 En fait, plus encore que dans l'habitat, c'est dans les attitudes que se lit le mépris de la noblesse pour les classes inférieures comme le montre une description des promenades aixoises :

"Le cours devint le rendez-vous et la promenade journalière des habitants d'Aix. Les familles nobles et les parlementaires... s'y montraient dans leurs carrosses... et il faut le dire, lorsque quelques uns de leurs membres paraissaient à pied ils avaient grand soin de ne point se mêler avec la bourgeoisie, encore moins avec les gens de palais et les marchands. (...) "²⁴.

37 Même dans les loges maçonniques et les confréries de pénitents, dont l'aspect égalitaire est mis en avant, la noblesse tient le haut du pavé et évite de se compromettre dans une société trop mêlée²⁵.

38 Le sentiment d'une supériorité naturelle du second ordre conduit parfois à des comportements de violence à l'égard du monde roturier, menu peuple et bourgeois confondus dans le même mépris. C'est le cas des turbulences de la jeunesse, à l'égard de laquelle les aristocrates provençaux manifestent une grande tolérance et qu'ils n'hésitent pas à protéger des foudres de la justice royale ou de la vindicte populaire. En effet, qu'ils soient gardes de la Marine ou oisifs débauchés, les jeunes gens coupables de crimes parfois sanglants bénéficient de l'indulgence de leurs juges, presque toujours

nobles et souvent leurs parents ou alliés, à la seule condition qu'ils n'aient pas enfreint les codes de l'honneur et souvent même s'ils l'ont fait.

- 39 Les bourgeois de Toulon souffrent régulièrement des impertinences des gardes de la marine qui les brutalisent, n'épargnant pas même les femmes. Autrement plus cruelle est l'affaire des "roués de la Torse", qui auraient, selon un chroniqueur, pendu un paysan par jeu au retour d'une partie de débauche, et qui ne furent pas plus inquiétés, l'affaire ayant été étouffée, "*plus de cent familles distinguées risquant de se trouver éclaboussées*"²⁶.
- 40 Quant au président d'Entrecasteaux, son crime fut un des grands scandales du XVIII^e siècle provençal, puisqu'il avait assassiné sa femme, elle aussi issue d'une des plus respectables familles de l'aristocratie provençale. Cet assassinat choqua profondément la bonne société aixoise, surtout les femmes et le Parlement le condamna à mort. Il fut donc roué, mais en effigie, car un parent bien informé l'avait engagé à la fuite. Ces différentes affaires, fort différentes quant à la forme, font apparaître une constante prétention de la noblesse à régler elle-même les conflits qui la traversent.
- 41 Les aristocrates se défendent de leurs éventuels ennemis communs mais avant tout de l'ingérence des autres corps de la société dans des domaines qu'ils considèrent réservés. Ils semblent prêts pour cela à faire preuve d'une grande cohésion dans le silence et la complicité avec des coupables qu'ils refusent de condamner. Au-dessus de la loi commune, ou à côté d'elle, la noblesse prétend n'obéir qu'aux lois de l'honneur dont elle se veut l'arbitre exclusif. La conscience identitaire qui produit un certain nombre d'actes de solidarité s'alimente du mépris pour tout ce qui se trouve inexorablement rejeté hors de la sphère nobiliaire.
- 42 Ainsi cohabitent des solidarités conquérantes, ouvertes, et des solidarités de repli. L'affaire du marquis d'Entrecasteaux fait néanmoins apparaître l'existence d'intérêts divergents au sein du groupe nobiliaire, ne serait-ce qu'entre la famille de l'assassin et celle de la victime. La solidarité comme phénomène de groupe repose sur le partage d'une identité commune, et ne peut résister à l'émergence de différences. C'est pourquoi elle ne peut rendre compte de l'ensemble complexe des liens qui existent à l'intérieur du second ordre et qui sont loin de se limiter à l'appartenance nobiliaire.

III. Solidarité de groupe, solidarités de réseaux

- 43 L'idée séduisante, confirmée par un certain nombre de discours et de comportements, qu'il existe une solidarité globale de la noblesse, comme solidarité d'ordre, de groupe, doit être, en effet, largement nuancée. Certes la noblesse se montre capable de faire front lorsqu'elle se sent mise en cause dans ses prérogatives.
- 44 Mais ce type de solidarité n'a été véritablement tangible que dans les moments de tension extrême qui ont menacé ou remis en cause l'existence même de la noblesse, dont il est indéniable qu'elle s'appuyait sur un sentiment identitaire profond. C'est pourquoi la noblesse ne peut faire l'économie d'une insertion plus subtile dans le tissu social de la ville, traversé de lignes de tensions qui ne sont pas seulement celles l'opposant à la rotture.

Hierarchie et solidarité

- 45 Le monde urbain d'Ancien Régime est un monde de hiérarchies, et même la noblesse, qui se plaît à cultiver un idéal égalitaire n'échappe pas, bien au contraire, aux distinctions de rang et de fortune. Les solidarités verticales, du type clientéliste, se sont recomposées autour du phénomène urbain, utilisant la ville comme un relais dans l'inextricable écheveau des relations sociales.

- 46 En tant que lieu de pouvoir, la ville joue un rôle central dans la sollicitation des divers réseaux d'amitié, et d'entraide. La monarchie a su accaparer à son profit une part croissante des liens de clientèle, prenant le relais des fidélités féodales et la mise en place de représentants du pouvoir royal dans les provinces a permis de concentrer sur leur personne les efforts d'intégration de la noblesse locale, qui en se liant à eux, espère se lier davantage au souverain.
- 47 En Provence, la ville d'Aix abrite les principales institutions de la province ainsi que les agents de la monarchie. L'intendant des Galois de la Tour évoque très justement la complexité de la situation provençale dans une lettre au chancelier Lamoignon :
- "J'habite une province très difficile où différents intérêts sont à ménager. Je suis environné d'autorités ; un gouverneur, vous le connaissez ; un archevêque à la tête de la province, d'un caractère minutieux et qui ne sait jamais se prêter à rien ; un Parlement, une Cour des Comptes, tout cela dans une même ville"²⁷.
- 48 Il n'existe donc pas de personnage unique et dominant qui pourrait apparaître comme le représentant des intérêts du groupe nobiliaire. Toutes les autorités énumérées par l'intendant de La Tour sont sollicitées, à des degrés divers, par l'aristocratie locale qui les considère comme ses intercesseurs auprès du pouvoir royal. Chacun dispose en outre de pouvoirs importants pour intervenir dans les affaires locales sans devoir faire appel à une décision royale. Des réseaux se constituent donc autour de chacun d'entre eux, en fonction des affinités, des liens de parenté et des dépendances économiques ou de toutes sortes.
- 49 Contrairement à ce que M. de La Tour semble insinuer, l'intendant est cependant durant toute cette période un personnage clé dont les attributions, considérables, sont renforcées par le cumul de l'office de premier président du Parlement. Il est certain que le commissaire départi ne se limite pas à son rôle d'agent de la monarchie. Comme l'archevêque et le gouverneur, il entretient des relations très complexes avec la bonne société. Ces personnages, parfois provençaux, sont en outre tous issus de la noblesse et sont donc intimement liés à de nombreuses familles locales²⁸. L'étendue de leurs compétences et leur influence à la cour leur permettent de se constituer une clientèle importante. En retour, une bonne insertion peut leur procurer le soutien des élites locales. Exilé en 1771, l'intendant de La Tour est rétabli dans ses fonctions en 1775 en partie grâce à l'appui des notables provençaux²⁹.
- 50 D'autre part leur fidélité à la royauté n'interdit pas une certaine solidarité avec la noblesse en particulier en ce qui concerne la défense des intérêts de la province. La double fonction des intendants Lebreton et Galois de La Tour les conduit à adopter une position ambiguë, notamment lorsque leur compagnie s'oppose au pouvoir royal.
- 51 Médiateur, en temps de crise, l'intendant de La Tour prend cependant clairement le parti du Parlement en plusieurs occasions³⁰. L'abbé de Coriolis, dans son *Traité sur l'administration du comté de Provence*, rend d'ailleurs hommage à son attitude en ces termes :
- "Félicitons-nous dans ce moment de n'avoir à présenter à nos lecteurs que les vertus d'un Commissaire départi, qui, depuis plusieurs années, n'est heureux que de notre bonheur et ne respire que pour la conservation pure et intacte d'une constitution dont il connaît le prix."
- 52 L'intendant assume donc, avec plus ou moins de bonheur, une triple fonction : il fait appliquer les décisions royales, il patronne la noblesse locale et il défend les droits du Parlement.

- 53 Le pouvoir des intermédiaires locaux paraît cependant trop limité à certains nobles provençaux qui, pour accéder plus directement au roi, choisissent des intercesseurs parisiens, familiers du monarque et de ses ministres. Le rôle joué par les villes dans la constitution de réseaux de clientèle semble donc proportionnel à la quantité et à la qualité des aristocrates qui y résident.
- 54 Dans les villes plus modestes, la monarchie dispose également de représentants, dont les plus puissants sont les subdélégués de l'intendant. Ces derniers, plus encore que leur maître, se trouvent dans une position ambiguë. Les subdélégués comptent sur leur bonne insertion dans le milieu local pour connaître et contrôler leur ressort, et eux-mêmes espèrent par l'importance de leur charge asseoir leur influence et obtenir la reconnaissance de leurs services par la royauté.
- Clivages et lignes de tension
- 55 Au-delà d'une identité à la fois vague et incontournable renforcée par un cadre de vie commun, la solidarité nobiliaire se pratique en réseaux qui vont parfois jusqu'à s'identifier et se constituer en partis, en fonction de lignes de partage déterminées par des événements catalyseurs. Les aristocrates sont parfaitement conscients des distinctions de rang et des hiérarchies à l'intérieur de leur ordre. Ils n'ignorent pas non plus les rivalités de groupes : ancienne et nouvelle noblesse, robe et épée, courtisans et gentilshommes campagnards, partisans et adversaires du pouvoir royal...
- 56 Les moments de crise sont les plus révélateurs car ils mettent en lumière des liens de solidarité qui jusque-là demeuraient sous-jacents. Lors des différentes affaires qui ponctuent le XVIII^e siècle provençal, chacun prend parti pour les clans et opinions qui s'affrontent, en fonction de ses propres jugements mais également des liens de dépendance et de solidarité qui le font tenir de tel ou tel groupe.
- 57 Les grands débats théologico-politiques qui ponctuent le siècle des Lumières permettent de prendre la mesure des divergences de ce corps. La province tout entière s'émeut des refus de sacrements, de la mise en cause de la compagnie de Jésus et surtout de l'affaire la Cadière dont le retentissement dépassera même les frontières du royaume. Ces divers épisodes donnèrent lieu à des procédures par-devant le Parlement de Provence et firent apparaître l'existence de deux "*partis*" en son sein. Les Robins, sans être véritablement jansénistes, sont sensibles au richérisme et se montrent traditionnellement gallicans. Mais cette conception des rapports entre l'Eglise, la monarchie et la société civile ne fait pas l'unanimité.
- 58 L'intendant de La Tour s'en inquiète au moment de l'affaire des Jésuites :
- "La fermentation est ici très vive et je vois avec douleur qu'il en résultera dans le Parlement une division dont les suites seront funestes."³¹
- 59 Il existe au sein du Parlement un groupe minoritaire et néanmoins puissant qui se définit lui-même comme le "*parti des évêques*" et qui prend régulièrement position en faveur de l'ultramontanisme et de ses chantres³². Des lignes de tension apparaissent donc au sein de la noblesse provençale, révélant au-delà de l'apparente cohésion de ce corps, la prépondérance des intérêts particuliers et familiaux sur un éventuel esprit de caste.
- 60 D'autre part, l'indulgence dont la noblesse provençale fait preuve à l'égard de ses membres les plus turbulents ne veut pas dire indifférence, et la bonne société provençale se montre très attentive aux faits et gestes de chacun. Elle prend donc

également parti à propos d'affaires au caractère nettement plus privé qui mettent en jeu ses membres.

- 61 Sarah Maza³³ a montré de façon très subtile en quoi les causes célèbres peuvent révéler les tensions internes de la société de la fin de l'Ancien Régime. Le procès qui oppose dans les années 1774-1777 le duc de Richelieu à la dame de Saint-Vincent permet ainsi de mesurer la prégnance des rivalités qui opposent les parlementaires et les ducs et pairs. La haute robe parisienne s'est montrée relativement sévère avec le duc qui avait joué un rôle important dans la crise parlementaire de 1770 et dont elle trouvait là un moyen de se venger.
- 62 Plus surprenant et plus significatif encore, la famille de Julie de Villeneuve, dame de Saint-Vincent, édite un mémoire virulent pour prendre sa défense, alors que son père l'avait fait enfermer dans un couvent quelques années plus tôt en raison de son inconduite. La rancœur accumulée contre le complice du chancelier Maupeou peut ainsi s'exprimer tout en offrant l'occasion à une famille parlementaire respectable de rétablir son honneur bafoué, non par une femme faible et frivole, mais par un homme qui abuse de sa puissance³⁴.

La famille, solidarité primordiale et ultime

- 63 Les mésaventures de la dame de Saint-Vincent prouvent également que la solidarité nobiliaire peut parfois se retourner contre certains aristocrates jugés indésirables, dont les éclats rejaillissent sur l'honneur de la famille et du groupe tout entier. En effet, si la noblesse prétend encore au siècle des Lumières échapper aux règles de la morale commune et ne devoir rendre compte qu'à l'assemblée informelle de ses pairs, elle ne manque pas de mettre tout en œuvre pour se débarrasser de ses membres les plus encombrants. La tolérance trouve ses limites là où le noble déviant met en péril l'identité commune. L'intendant accorde des lettres de cachet aux maris trompés et plus encore aux pères indignés par la conduite de leurs enfants. Les turpitudes peuvent être collectives et discrètes (comme dans l'affaire de la Torse), mais beaucoup moins facilement individuelles et publiques.
- 64 Les scandales qui éclatent à intervalle régulier mobilisent l'opinion et occupent les conversations de la bonne société. Les nobles s'affrontent également dans des procès et n'hésitent pas, par le biais de leurs avocats, à prendre à partie le "public" en éditant pamphlets et mémoires. Ils tentent de se rallier des partisans, de convaincre parents et amis du bien fondé de leurs prétentions, d'influencer les juges. La bonne société se déchire, les familles se disputent âprement les héritages, les époux se séparent et chacun doit choisir son camp.
- 65 La ville devient alors le théâtre d'affrontements dont les rebondissements passionnent un public de plus en plus étendu. Les aristocrates envoient aux nouvelles leurs domestiques ou leurs hommes de confiance, quand ils ne se déplacent pas eux-mêmes pour avoir le plaisir d'en informer leurs amis³⁵. Remède à l'ennui, aliment pour la conversation mondaine, certes, mais la dimension politique n'est pas absente de cette attention constante. Néanmoins les affrontements recoupent plus ou moins largement des tensions et des conflits d'intérêts entre familles concurrentes ou à l'intérieur même des familles.
- 66 Le système de la fidélité, sur lequel repose toute la monarchie d'Ancien Régime, valorise et tend à mettre en œuvre des solidarités de réseaux plutôt que des solidarités d'ordre ou de corps. C'est du moins ce qui apparaît lorsque l'on observe les manifestations de la solidarité nobiliaire dans l'ancienne Provence. Ce fut le cas pour

les “roués de la Torse”, ce fut le cas pour le marquis d’Entrecasteaux et ce fut le cas pour bien des jeunes aristocrates ayant enfreint les lois ou s’étant attiré des ennuis et des inimitiés. Ce n’est qu’exceptionnellement qu’une solidarité familiale masque une solidarité de corps et non l’inverse, comme le montre l’affaire de Saint-Vincent.

Conclusion

- 67 La ville, lieu de pouvoir et de sociabilité, a contribué au XVIII^e siècle à forger une culture spécifique aux élites urbaines nettement dominées par la noblesse. Le modèle curial s’est diffusé à l’échelle des provinces, renforçant le sentiment d’une identité commune et cependant les différences n’ont pas été abolies ni les conflits désamorçés. La civilité française, qui atteint l’apogée de son raffinement au siècle des Lumières, s’épanouit dans le milieu nobiliaire urbain, mais se fissure déjà de l’intérieur dans la mesure où ses injonctions au respect de l’ordre et de la hiérarchie se heurtent aux ambitions familiales et individuelles.
- 68 La noblesse urbaine apparaît solidaire face aux attaques extérieures, qu’elles soient celles des roturiers ou du pouvoir, et cependant elle accorde davantage d’importance à ce qui la divise qu’à ce qui la rassemble, chacun jouant le jeu de la mondanité d’abord pour obtenir une reconnaissance et s’élever.
- 69 Cette approche des solidarités nobiliaires en milieu urbain nous conduit à nous interroger sur la pertinence même du terme de “solidarité” pour qualifier les relations intra-nobiliaires. Certes les pratiques sociales aristocratiques se fondent sur la mise en œuvre de réseaux reposant sur les liens de parenté, d’alliance et d’amitié qui se construisent et se renforcent par une sociabilité distinctive, mais il n’est pas certain que ces modes de fonctionnement aient été perçus par ceux qui les utilisaient comme l’expression d’une solidarité. Il s’agit là d’une notion qui semble, en ce qui concerne la noblesse, si ce n’est anachronique, du moins déplacée³⁶.
- 70 Les valeurs qui sous-tendent ce que nous interprétons comme des actes de solidarité trouvent leur origine dans une conception spécifique des relations interpersonnelles. Les règles de l’honneur et les codes de la bienséance commandent les comportements de la noblesse et les justifient. Dans la mesure où l’on considère que la solidarité consiste pour l’essentiel à “vouloir le bien d’autrui”³⁷, le discours qui entoure les actes solidaires des gentilshommes provençaux ne correspond pas à un tel état d’esprit mais se situe davantage du point de vue d’un savoir-vivre ou de l’honneur. Ils s’entraident avant tout pour préserver et faire prospérer une lignée, un nom dont ils se sentent collectivement responsables, pour défendre la dignité et les privilèges d’un corps dont ils font partie.
- 71 Parler de solidarité à propos de la noblesse d’Ancien Régime n’est concevable que dans la mesure où l’on prend le parti de considérer cette dernière comme un “*lien anthropologique fondamental*”³⁸, constitutif du social. Il apparaît alors que l’urbanisation de la noblesse et la modification du rôle et des fonctions des villes ont effectivement polarisé les réseaux nobiliaires autour des centres urbains, sans toutefois éliminer des modes de fonctionnement plus traditionnels.

NOTES

1. - Ce propos est à nuancer fortement en ce qui concerne la Provence qui, en dépit d'une tendance à la croissance démographique similaire à celle que connaît l'ensemble du royaume jusqu'aux années 1775, subit une crise violente avec la peste de 1720, et la conjoncture démographique à nouveau favorable ne lui permet parfois que de combler le déficit (c'est le cas d'Aix et de Toulon).
2. - D'après le "Mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne" de l'intendant Lebreton (1698), publié par F.-X. Emmanuelli, *L'intendance de Provence à la fin du XVIIe siècle*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1980, p 384 : il s'agit des villes représentées à l'assemblée des communautés de Provence.
3. - E. Le Roy Ladurie (dir.), *La ville des temps modernes, de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Le Seuil, 1998, p 393.
4. - Les nobles représentent 3% des chefs de famille de la ville d'Aix et seulement 1% à Marseille.
5. - C. Carrière, *Négociants marseillais au XVIIIe siècle*, Institut historique de Provence, Marseille, 1973 : seulement 9,5 % des mariages de négociants se font dans le monde nobiliaire et seulement 4,5 % d'entre eux sont nobles, ce qui constitue une exception par rapport aux autres grandes cités portuaires et marchandes du royaume.
6. - E. Le Roy Ladurie (dir.), *op. cit.*, p 400 : "A Toulon, 9 % des 5 000 chefs de famille de la ville sont nobles".
7. - M. Agulhon (dir.), *Histoire de Toulon*, Toulouse, Privat, 1980 : 15 % des officiers présents à Toulon sont natifs de la ville, 30 % viennent de Provence et 55 % d'autres provinces littorales.
8. - Aix et Toulon comptent un peu moins de 30 000 habitants et Marseille entre 75 et 110 000, au XVIIIe siècle.
9. - D'après le "Mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne" de l'intendant Lebreton (1698), publié par F.-X. Emmanuelli, *L'intendance de Provence à la fin du XVIIe siècle*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1980, p 381.
10. - M. Agulhon, *La vie sociale en Provence intérieure au lendemain de la Révolution*, p 90 : les nobles apparaissant comme chefs de famille dans le futur Var sont "45 à Toulon, où la Marine royale suffit à l'expliquer, 20 à Grasse, 18 à Draguignan, 9 à Brignoles, 6 à Aups et à Fréjus, 5 à Hyères et à Lorgues, 4 à Antibes (...) 12 dans 6 communes où il y a 2 familles et 21 dans 21 communes où il y a une famille".
11. - M. Agulhon (dir.), *Histoire de Toulon*, *op. cit.*, p 161 : Toulon était "la seule ville peut-être en Provence où il semble bien que noblesse et Tiers État aient été franchement séparés".
12. - A. Jouanna, *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'Etat moderne, 1559-1661*, Paris, Fayard, 1989, p. 21.
13. - AD Var, 1 J 190, lettres de Madame de Narbonne à sa mère, la marquise de Ricard de Brégançon.
14. - A. D. Var, 16 J 31, lettre du 25 avril 1784.
15. - Le comte de Vence, cité par Roux-Alpheran, *Les rues d'Aix*, t.2, p 435 : / "Dans Aix l'ennui dès le lundi / Vous mène jusqu'au samedi...".
16. - A. Babeau, *Le maréchal de Villars, gouverneur de Provence*, Paris, Didot, 1892. Honoré-Armand de Villard réside en Provence de 1734 à 1770.

17. - F.-X. Emmanuelli, *Vivre à Marseille sous l'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 1999, p 176 et 225. / La plupart des voyageurs confirment cette réputation, notamment Casanova, en 1760 : "Il n'y a pas de ville en France où le libertinage des filles soit poussé plus loin qu'à Marseille".
18. - P. Masson, *La Provence au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1936, t.2, p 448 : La première loge est fondée à Marseille en 1751.
19. - M. Agulhon, *Pénitents et francs-maçons dans l'ancienne Provence*, Paris, Fayard, 1968, p 143-160.
20. - À titre d'exemple, nous pouvons citer une anecdote des *Mémoires du comte de Forbin*, (Paris, Mercure de France, 1993, p 61-62) : "J'avais couru environ deux postes lorsque la nuit nous surprit par un brouillard très froid et si épais qu'on n'y voyait rien du tout. (...) Enfin après bien des peines, nous arrivâmes devant la maison d'un paysan qui, surpris et tout effrayé de nous voir chez lui si tard et par un si mauvais temps, nous ferma la porte au nez (...) il ouvrit enfin" (...) "si vous voulez me suivre, continua-t-il, je vous conduirai chez un honnête gentilhomme huguenot qui loge à deux cent pas d'ici" (...) "nous arrivâmes sur les onze heures du soir chez ce gentilhomme, qui en effet me reçut fort gracieusement".
21. - E. Le Roy Ladurie (dir.), *op. cit.*, p 177.
22. - M. Cubells, *La Provence des Lumières. Les parlementaires d'Aix au XVIIIe siècle*, Paris, Maloine, 1984, p 314 : 80 familles nobles vivaient à proximité du Cour au XVIIIe siècle.
23. - M. Figeac, "Les nobles, acteurs du paysage urbain (fin XVIIe - fin XVIIIe siècle)", *Cahiers de la Méditerranée*, n°59, décembre 1999, p 51.
24. - Roux Alphéran, cité par M. Vovelle, *Histoire d'Aix-en-Provence*, Aix-en-Provence, Édisud, 1977.
25. - Voir à ce propos M. Agulhon, *Pénitents et francs-maçons dans l'ancienne Provence*, Paris, Fayard, 1968.
26. - M. Vovelle, *op. cit.*, p 226.
27. - A. D. Bouches-du-Rhône, C 4334, lettre de l'Intendant de La Tour à Lamoignon.
28. - P. Masson, *La Provence au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1936, t.2, p 305 : se succédèrent à l'archevêché d'Aix Charles-Gaspard-Guillaume de Vintimille du Luc (1708-1729) et Jean-Baptiste-Antoine de Brancas-Céreste (1729-1770) tous deux provençaux.
29. - M. Cubells, *op. cit.*, p.228.
30. - F.-X. Emmanuelli, *Pouvoir royal et vie régionale en Provence au déclin de la monarchie*, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, Lille, 1974, p. 230.
31. - Lettre du 17 mars 1762, cité par F.-X. Emmanuelli, *op. cit.*, p.244.
32. - M. Cubells, *op. cit.*.
33. - S. Maza, *Vies privées, affaires publiques. Les causes célèbres de la France pré-révolutionnaire*, Paris, Fayard, 1997.
34. - S. Maza, *op. cit.*, p 131-143.
35. - Musée Arbaud (Aix), 315 A 13, fonds d'Albertas, lettres de M. Vernet au marquis d'Albertas datées des 6, 9, 13, 17 et 20 juin 1784, racontant le procès de M. d'Entrecasteaux.
36. - Nous retrouvons sur ce point G. Chaussinand-Nogaret, *La noblesse au XVIIIe siècle*, Bruxelles, Complexe, 1984, p 69 : "Ce sentiment de singularité – dont ma théorie biologique de la supériorité séminale est une composante – est, en fin de compte, le plus solide ciment d'unité, sinon de solidarité (notion qui se développera dans le malheur révolutionnaire)...".

37. - J. Chevalier, D. Cochart et alii, *La solidarité : un sentiment républicain ?*, Paris, PUF, 1992.

38. - L. Baslé, cité par J. Chevalier et D. Cochart, *op. cit.*, p. 7.

AUTEUR

VALÉRIE PIETRI

CMMC (Université de Nice Sophia Antipolis)